

**d
e
h
o
r
s**

n^o

Paul-Hervé Lavessière

**Les cahiers
des itinérances
Nature For City Life**

—
**Bureau des guides
du GR2013**

Avant-propos

Nous savons.

La plupart d'entre nous savons que l'humain habitant des villes n'est pas à sa juste place. Les enfants, dont on espère parfois qu'ils règlent facilement le problème pour nous tous-tes, racontent que la nature c'est important, que la terre va mal, que le climat se réchauffe. Mais le ressentent-ils ? Ressentons-nous à la fois ce qui va mal, mais aussi pourquoi c'est important ? Pouvons-nous modifier radicalement un rapport au monde et au vivant inscrit dans tant d'histoire civilisationnelle avec seulement la raison — sans en appeler à nos corps, nos perceptions et pourquoi pas nos intuitions ?

Bien souvent, la nature en ville est soit spectaculairement paysagère soit discrètement interstitielle. Entre la tache verte d'un parc sur la carte, la ligne bleue d'une rivière canalisée d'un plan local d'urbanisme et la boue brune d'un sol non bitumé à côté de chez soi, comment comprendre la complexité du vivant et aller plus profondément dans ce qui relie, interagit et qu'on ne ressent plus ?

En liant la connaissance à la marche, l'expérience à la conversation, l'analyse au geste, les itinérances proposées par le Bureau des guides du GR2013 au sein du projet Nature For City Life tentent d'explorer différentes approches de transmission pour nous apporter des savoirs tout en nous re-sensibilisant à ce qui a le pouvoir de rendre nos villes et notre monde habitables. Abordant les multiples sujets et thématiques du réchauffement climatique dans un contexte urbain (la biodiversité, la fragmentation, les arbres et les rivières, la gestion...), ces balades sont conçues et animées par des artistes-marcheur-se-s.

Ce premier numéro de Dehors propose de partager une sélection de leurs propositions pédestres et de leur donner la parole, à la fois pour les écouter raconter leurs manières de concevoir ces marches, mais aussi nous confier leur parcours plus personnels dans ce questionnement contemporain qui nous concerne tous-tes, collectivement et plus intimement. Les récits compilés dans cette édition ont été rédigés puis mis en partage dans une version numérique à l'issue des balades. Ils permettent de rendre compte et de tisser peu à peu des narrations, des histoires qui se vivent à même le sol et à côté de chez soi.

Julie De Muer

Coordinatrice du programme au Bureau des guides du GR2013

Sommaire

Livre 1 — Paul-Hervé Lavessière

La fabrique d'un sentier métropolitain

- Au fil du Las
- La rivière des amoureux

Livre 2 — Le collectif SAFI

Marcher la Trame verte

- Trames vertes pratiquées

Cueillir dans les hauts de Sainte-Marthe

- Les hauts de Sainte Marthe

Converser à Foresta

- Conversation marchée avec Magali Deschamps-Cottin et Carole Barthelemy
- Conversation marchée avec Patrick Bayle
- Conversation marchée avec Philippe Chamaret et Marine Periot

Prendre soin aux Aygalades

- La balade du Capri Sun

Livre 3 — Nicolas Memain

À la recherche de l'ombre

- La quête de l'ombre à Miramas

Parcs

- Réformés Font Obscure
- Istres les doigts verts
- Le grand park de la colline Perrier

Monographies de rivières

- La monographie de la Cadière
- Plombière, archéologie d'un ruisseau
- Du goudron et du jarret

Paul-Hervé Lavessière

Paul-Hervé Lavessière est géographe-urbaniste.

Après quelques années en bureau d'étude à Bruxelles, il écrit *La Révolution de Paris* (Wildproject, 2014), récit de voyage dans le Grand Paris, récompensé du Prix Haussmann. En 2014, il cofonde l'association Sentiers Métropolitains au sein de laquelle il participe à la création de plusieurs Sentiers Métropolitains (Paris, Tunis, Avignon...) ainsi qu'à l'organisation de workshops et projets artistiques et culturels mêlant écriture et design d'itinéraire.





Interview

Peux-tu qualifier en quelques mots ton rapport à la ville ?

J'ai une formation d'urbaniste, même si je viens de la campagne. J'ai découvert la ville avec les études et avec les bureaux d'études, en Belgique, à Bruxelles et Charleroi. Je me suis donc approprié le point de vue dominant sur la ville que tu apprends en école d'urbanisme : « la ville dense c'est bien et l'étalement urbain c'est pas bien ». Il faut vivre dans le centre ville, parce que c'est plus écologique : un camion de livraison arrive et profite à beaucoup de citoyens, alors qu'à la campagne, on est tous en voiture dans tous les sens. Il y a une gabegie énergétique.

J'étais très ville. J'ai deux enfants. Ils sont nés dans des villes et ils ont grandi dans des villes. Que ce soit Bruxelles ou Toulon, à chaque fois dans le centre. Cette vision-là, je suis en train de complètement la remettre en question maintenant. J'adhère de moins en moins à ce discours-là. Je deviens de plus en plus critique. Peut-être par rapport à la pratique des sentiers métropolitains. Au début où je commençais à marcher dans le grand Paris, j'étais très pro-, pas pro-métropole, mais j'étais quand même assez fasciné par ces grands objets, les grandes villes. Parce que c'est super, il y a plein de gens, il y a plein d'histoires à raconter, il se passe plein de trucs.

Et plus ça va, plus le sentiment a évolué vers une envie de choses plus simples et moins coupées de la terre. C'est notamment lié à tout ce que j'ai pu lire sur le biorégionalisme et l'agriculture urbaine. Au début, je trouvais ça très marrant, une espèce de hobby quoi. Mais je me dis maintenant : « la ville de demain elle est là ». Elle est dans les délaissés agricoles. Mon point de vue sur la ville a totalement changé depuis un an, ou deux. J'ai plus vraiment de théories, mais j'ai envie de voir la ville changer vers une sorte de ville agricole. Et dans ce scénario, le problème finalement ce n'est plus la périphérie. Parce qu'en périphérie, il y a des jardins partout. Donc si tout le monde faisait des potagers et mettait des poules dans tous les jardins, les quartiers pourraient quasiment se nourrir. Le problème devient le centre-ville, alors qu'il y a cinq ans, je trouvais que le centre-ville c'était l'idéal. » Maintenant, je vais aller vivre dans une ville moyenne à Angoulême. Plutôt en première couronne, faubourgs, là où tu as limite-faubourgs et premiers pavillons type 4 façades. Je suis plutôt attiré par ça et je pense que le confinement a un peu joué là-dessus aussi. Le ras-le-bol de la cage à poule. C'est une drôle d'image ! (*rires*) C'est pas la poule du poulailler, mais celle en batterie, le fait qu'on soit tous entassés.

La marche quand même a servi de bascule, avec le Life, à force de discuter avec Dalila — Nicolas, il est quand même assez ville — du coup surtout avec Dalila, elle m'a appris à regarder la biodiversité dans la rue. Je savais

que ça existait, mais je n'avais jamais été initié de la sorte. Elle a changé mon regard. Mon point de vue a évolué sur la place de la végétation dans la ville. J'étais pour une ville très très dense, où il n'y a presque plus de nature dedans, je me disais qu'il fallait préserver de la nature autour. Et elle me disait : « ce qui est intéressant dans la nature, c'est pas la nature sans l'homme, c'est la relation qu'on a avec la nature. L'écologie, c'est la relation. » Et en fait, toute la bibliographie WildProject (maison d'édition), je me suis quand même bien plongé dedans, alors qu'au début j'ai pas forcément lu parce que je ne comprenais pas. Le biorégionalisme, avec son approche très simple, de partir des lieux, des cours d'eaux, et des bassins versants pour habiter la terre, ça me parle beaucoup. Ce sont des questions très politiques, parce que le biorégionalisme, ils appellent ça aussi « éco-anarchisme ». L'idée c'est d'avoir des humains qui habitent localement, qui peuvent avoir des échanges avec d'autres communautés autour, mais sans gros pouvoir central qui fait des grands projets avec des lignes TGV et avec des aéroports, parce qu'un village ne peut jamais faire ça. Quand on est à Paris, dans cette masse de grands projets d'aménagement, plus ça va, plus je vois ça comme les ruines du futur.

Comment prépares-tu tes balades ?

J'essaie toujours de visualiser la journée. Comment elle va se passer. Et puis, j'essaie de faire toujours quelque chose de très *user friendly*. Que les gens soient contents et que ce soit possible d'accueillir tout le monde. Quel que soit le genre ou l'âge. J'applique les principes de Nicolas : « D'abord il faut des toilettes ».

Et après, j'essaie d'avoir une alternance d'ambiance. D'avoir un équilibre entre des ambiances, des qualités de confort piéton : un moment bruyant, relié avec du calme. Je fais pas mal de repérage de terrain, je regarde les cartes, je recroise plein d'infos différentes, entre le géoportail, les cartes IGN, STRAVA, toutes les cartes qu'on peut trouver. Puis, je vais au moins faire un ou deux repérages pour voir si ça passe toujours, s'il n'y a pas une chute possible, que ce soit confortable. Une espèce d'équilibre entre des endroits où on ne passerait pas tout seul, mais accessible à tous. Sur la balade Le fil du Las, il y a un chemin effondré, mais j'ai mis, il y a longtemps déjà, une corde pour se tenir qui permet de ne pas tomber dans la rivière, ce qui est quand même utile (rires). Après, j'essaie d'avoir des intervenants, ou de passer dans des lieux où il y a des gens qui ont des choses à nous dire. Qu'on ait un sentiment de privilège de participer à cette marche. Il y a toujours un fil rouge qui va suivre tout le long de la balade, mais j'essaie de pas faire

des thématiques. Le thème de fond, en général, c'est notre relation à nous les humains, à la Terre, et à la nature, et du coup à l'eau. Comment on habite dans des immeubles ou dans des petites maisons ? Quels regards on va porter sur des jardins, la fréquentation de certains lieux ? S'il y a un grand thème, c'est : « comment on habite la Terre ? »

J'aime bien essayer de voir ça d'un point de vue presque documentaire, comment est-ce qu'on habite une vallée, le long d'un cours ?

Il y a un peu de travail pour accumuler des infos et pour pouvoir les retransmettre. Mais la plupart des choses les plus intéressantes que j'ai apprises, c'était en invitant des gens et en les écoutant. Je vérifie et après je vais approfondir. Sur le Las, il y a plein de trucs que je voyais pas, et c'est en me promenant avec un gars spéléologue, qui connaît super bien le coin : je trouve que c'est là que ça se transmet le mieux, c'est quand quelqu'un te le dit. Il y a une espèce de rumeur, une culture de l'oralité qui est vachement bien pendant ces promenades et dans la préparation de ces promenades. Parce que, « comme on marche, on parle ». On est beaucoup là-dedans, finalement. Tandis que dans la balade patrimoniale, on va vraiment faire gaffe à être sûr de ce qu'on dit, comme un guide de musée. Moi j'aime bien ce « on dit », on raconte des histoires, on mélange un peu le faux, le vrai.

Comment appréhendes-tu un trajet ?

Ça va pas être très différent de ce qu'a dû te dire Nicolas, parce que je l'ai appris de lui. C'est la recherche du calme. La recherche du confort piéton. Cette fameuse coulisse de la ville dans laquelle on va prendre des petits chemins de côté.

Je trouve que le tracé est bon parce qu'il modifie ta géographie, surtout pour les gens du coin, les gens du cru qui pensent connaître. Je trouve que c'est un bon tracé parce qu'il est confortable, qu'on passe un bon moment, qu'il n'est pas absurde non plus, que ce n'est pas un truc trop bizarre, même si des fois on peut faire, je sais pas, des chaussettes, des choux-fleurs sur la carte (*rires*).

Le truc du calme, c'est aussi parce que ça permet au groupe de discuter. Boris Sieverts parle de ça, de la musique des gens qui parlent, qui marchent à la queue-leue-leue et qui discutent. Avant j'avais peur. Je me disais, faut que je remplisse, parler, parler, parler. En fait les gens discutent en marchant. On est souvent dans des villes bruyantes où c'est pas toujours confortable de discuter. Je me dis que, même si je racontais rien du tout, j'aurais déjà mis en place un moment qui a permis à des gens de discuter dans des bonnes conditions, tout en étant dans la ville.

Qu'est-ce que ça apporte de marcher en groupe ?

J'essaie toujours de mettre les gens à l'aise pour qu'ils puissent parler, en disant : « vous avez tous forcément un truc intéressant à dire, à partager à un moment, vous êtes pas obligés, mais vous pouvez toujours ». Faire en sorte que ce soit vraiment une discussion itinérante. On se balade, mais si on a truc à dire on le dit, et vu que le public est toujours différent, c'est toujours une surprise d'apprendre moi-même un truc sur l'espace duquel je suis censé être le guide. J'aime bien apprendre, je le prends jamais mal quand quelqu'un rajoute un truc. Au contraire, on gagne un petit savoir en plus, on a acquis quelque chose grâce au fait d'être ensemble. Ça marche que parce que les groupes sont jamais les mêmes, que c'est en live, et que j'essaie de faire en sorte que tout le monde puisse parler et s'exprimer. Ça apporte beaucoup. J'aime bien être maître du temps, vérifier que tout va bien, qu'on est bien à l'heure pour le bateau. C'est un peu comme si le groupe c'était devenu un navire, tu vois, t'es sur le navire du groupe et il te porte en fait. Même si tu marches avec tes jambes, t'es porté quand même par quelque chose. T'oses plus. Alors que quand tu es tout seul, t'es sur ta petite barque là, à ramer (*rires*). Je suis pas du tout un solitaire. Et puis même maintenant, j'ai trouvé le plaisir de suivre un guide, j'aime assez bien. Alors qu'avant je voulais être libre, choisir exactement où je voulais aller. Je me rends compte que la richesse c'est pas tellement l'itinéraire, c'est vraiment le moment social qui s'y passe. Ça offre tellement de liberté, s'il y en a un qui te gonfle, tu dis « ah tiens, faut que je refasse mon lacet » (*rires*) et tu rejoins d'autres gens. Je trouve que c'est une forme super agréable, tu peux parler avec plein de gens différents, c'est pas pareil qu'une soirée dans un bar où il faut forcément avoir un truc à dire. Pour des timides comme moi, c'est vraiment bien.

Quel est selon toi le principal/plus efficace argument pour réintroduire la nature en ville ?

Je me suis rendu compte des efforts qu'on déployait pour ne pas laisser la nature se développer. Dans du vert, j'arrive à différencier ce qui est vivant et ce qui est plus ou moins là avant qu'il ne meure. Il y a les plantes qui ont leurs vies propres, qu'on laisse plus ou moins muter, s'adapter, vivre. Et puis, il y a les trucs qu'on plante et puis qu'on coupe dès qu'ils ne vont plus. On s'épuise. J'ai jamais vu autant de moquettes sur les ronds points, ils plantent encore des palmiers place du Globe, alors que tout le monde dit qu'il fait chaud, qu'on veut de l'ombre. On voit la nature comme un décor. Mais c'est plus large que l'aménagement de nos villes, c'est le point de vue qu'à notre

société sur le vivant, et sur l'idée de nature. En fait, on est tous malades de ça. Je le disais, je m'intéresse beaucoup à la question de la relation avec la nature. On a été récemment en balade, dans une forêt à Saint-Mandrier, tout en jungle. Et ça posait plein de questions. Elle a brûlé, donc ils ont replanté des arbres. Pourquoi la forêt est complètement en friche et brûle ? Parce qu'on n'a pas de relations avec. On l'a abandonnée. Pourquoi on n'emmène pas un troupeau, faire du pâturage là-dedans ? Ça limitera les incendies. On aura un point de vue au-delà du « c'est vert sur la carte ». Et là où ça a brûlé, tout de suite on a replanté des trucs, on a importé des arbres d'Espagne pour tout de suite replanter. Pour que ça ressemble à l'idée de « tiens, il y a une forêt ici »... C'est un peu le syndrome du fond d'écran. Mais on a souvent ce rapport-là avec nos jardins aussi. J'ai un copain qui est jardinier, il est fou de voir qu'à chaque fois les clients demandent « faut que ce soit propre ». Les gens veulent que rien ne traîne au sol, et faut que ce soit propre, parce qu'on invite des amis. Il enlève tout ce qui tombe des arbres, il doit l'emmener à la déchetterie pour qu'ils le transforment en terreau. Et puis ces mêmes clients vont racheter du terreau derrière. C'est les Shadoks ! (*rires*). Alors que la question c'est : est-ce que tu as envie d'un sol vivant ? Est ce que tu aimes la vie ? Ça te fait pas quelque chose de savoir qu'il y a des insectes, des vers de terre, et qu'en plus tes légumes ils vont mieux pousser ?

En quoi ton travail de guide peut-il avoir un impact sur les modes d'engagements vis-à-vis de la ville ?

L'offre qu'on a proposée avec les balades Life à Toulon était vraiment nouvelle. Et un nouvel espace à la fois de pratique de la ville, mais aussi un espace de dialogue et de rencontre qui n'existait pas sur ce territoire. Il y avait des balades avec Metaxu, qui étaient plutôt des balades-performances artistiques, mais où il n'y avait pas forcément de questionnement citoyen sur la place de la nature en ville. C'était plutôt basé sur l'expérience sensorielle du territoire. Ce qu'on a proposé était un peu différent parce qu'on faisait intervenir des gens, des associations, et qu'on essayait de développer un discours sur la ville et ses usages. Il y a des gens qui se sont greffés, qui sont devenus vraiment fidèles et qui ont fait vraiment toutes les balades. Ils venaient pour profiter de cet espace-là. Et ça a eu un impact pour une petite poignée de gens, de savoir que c'était possible de se retrouver dehors, d'avoir un espace où on peut parler de tous les sujets qui nous environnent, des rivières, des chemins, de l'état des quartiers. Tout en prenant du plaisir à marcher, tout en étant dans un truc sympa et convivial. Au début, il y avait un gros stress de la part des collectivités, à savoir qu'est-ce qu'on allait dire,

est-ce que c'est un truc politisé, il fallait absolument écrire tous les speeches ensemble, les valider. Et tout ça s'est détendu parce qu'ils ont compris, au bout d'un moment, que c'était fait par des gens qui aiment le débat, mais surtout qui sont des passionnés du territoire. Et donc il n'y avait pas d'esprit malveillant, c'était pas du tout du bashing, au contraire. C'était plutôt pratiquer ensemble le territoire et se poser des questions là-dedans. C'est très bienveillant finalement comme regard. Et ça je pense que ça a vraiment ouvert un espace à Toulon, dans TPM (Toulon Provence Méditerranée). Il y a eu un gros truc aussi, c'était les journées d'ateliers coordonnées par TPM, les ateliers avec les communes sur la définition du sentier. Ce n'était pas trop dehors, justement, plutôt en salle. Mais quand même, c'était la première fois que des élus et des techniciens de ces communes voisines se voyaient pour parler, — c'est eux qui nous disaient ça —, la première fois ou une des premières fois, qu'ils se voyaient pour parler d'autres choses que de sujets chiantes et obligatoires. D'un coup, ils se voyaient pour parler de ce bout de chemin, du lavoir, de l'histoire de leur commune. Ça a créé un espace, au-delà des citoyens, du côté des collectivités. En fait le sujet, le fait de définir ensemble un sentier de randonnée, qui est un sentier métropolitain, — qui est un truc particulier c'est ni du marketing territorial, ni du tourisme carte postale, ni un projet hyper engagé, mais quand même un peu c'est hybride, surprenant pour tout le monde, — ça a renversé les codes habituels. Personne n'était dans son rôle habituel. Ça crée un espace un peu inédit de dialogue dans lequel rien n'était joué d'avance. Parce que d'habitude, si c'est une réunion sur, je ne sais pas, le syndicat de déchet, tout le monde a son rôle. On connaît, on sait ce que chacun va dire, on connaît à l'avance la position de chacun. Et là d'un coup, c'est un truc complètement différent, où on a un élu qui va nous dire « ah, mais oui je me souviens, il y avait des vaches ici, je me souviens très bien de ce vieux chemin, mais comment ça se fait qu'il est plus cadastré, mais si, on va aller voir ça, de près... ». C'est surprenant. Et finalement il rencontre le gars qui s'occupe du sentier du littoral, ils ne se voient jamais et discutent ensemble du chemin des vaches, et ça créé quelque chose de bon. Qui fait du bien à tout le monde je pense. On a eu des personnes qui à travers ça ont changé de discours, et l'ont formulé. On voyait des gens de la nature s'intéresser à la ville et inversement.

Ta propre vision de la nature en ville a-t-elle évolué depuis le début de ce cycle *Nature For City Life*?

Dans le cadre de ce projet, *Nature For City Life*, là où moi j'étais très architecture, urbanisme, les grandes infrastructures, je me suis en tous cas formé

à ces questions-là. Et je pense qu'on pourrait avoir des villes plus vivantes, avec des jardins vivants, avec des arbres qui vivent vraiment, et qui sont pas juste là parce qu'il y a un goutte à goutte et qui ne soient pas juste du décor. Toutes les herbes qu'on a vu pousser pendant le confinement, on s'est empressé de les enlever. On le fait dans la ville, mais beaucoup de personnes le font aussi chez elles. On déploie beaucoup d'énergie, on dit « il faudrait remettre de la nature en ville ». Il faudrait surtout arrêter de l'empêcher. C'est comme si la nature nous parlait partout, de mille voix elle nous parle en disant, « je suis là, le monde est vivant, vous en faites partie » et « vous voyez il y a des graines partout, ça pousse », et nous on n'entend pas et on coupe. Non seulement on n'entend pas, on ne comprend pas le langage, on ne veut pas le comprendre, et on parle par-dessus. C'est une espèce de dialogue de sourd, mais le vivant végétal ne se lasse pas, continue toujours de nous parler. Puis, il y a un autre truc qui me pose question en ce moment, c'est pourquoi les quartiers pauvres sont souvent les plus dégradés sur le plan environnemental. Tu arrives dans une cité HLM et tu vois des poubelles qui débordent dans la rivière, avec des bidons d'huile de vidange. C'est un sujet à la fois très simple et très compliqué. La pensée-réflexe qui émane des marcheurs et qui ne sont généralement pas issus des classes les plus défavorisées, c'est souvent « ah lala, les pauvres salissent ». Et c'est compliqué de faire comprendre qu'en fait, non, ce ne sont pas « les pauvres qui salissent », mais plutôt qu'il y a des processus en cours qui ont tendance à créer en même temps de la pauvreté et une dégradation de l'environnement. Et que tout ça finit au même endroit. J'essaie de lier ça à la lecture de Malcolm Ferdinand (*Vers une écologie décoloniale*, La Découverte). On peut très vite avoir des gros discours jugeant de dominants sans s'en rendre compte. C'est peut-être un de nos tabous à nous, guides, mais en tous cas ça m'intéresserait vraiment de creuser un peu et de trouver un moyen d'imaginer des projets concrets d'écologie populaire. L'enjeu c'est de mettre en parallèle crise sociale et crise écologique. L'écologie c'est la science de la vie et des relations, et ça ne peut pas être juste l'environnementalisme pur. Si tu as un environnement en bon état, mais que tu as une crise sociale toute pourrie derrière, ça ne marche pas. Le but c'est de réparer tous les liens en même temps. C'est l'idée de la cassure. Il y a des cassures au sein de la société, entre des classes sociales, et ça participe à la cassure du lien entre les humains occidentaux et la terre.

La fabrique d'un Sentier Métropolitain

L'Agence des Sentiers Métropolitains est une agence d'urbanisme qui veut contribuer à imaginer la ville de l'après-pétrole. Elle accompagne des projets de sentier comme nouveau genre d'espace public : une infrastructure douce de transport pédestre, un tracé, un balisage, une proposition d'enquête sur la ville, sur la façon dont on l'habite et dont la ville habite des territoires vivants. Tracer un tel sentier demande une recherche au long cours, et c'est pour faire émerger collectivement ce sentier que Paul-Hervé nous invite à marcher ensemble, à arpenter les lignes de force de Toulon, de ses aménagements, de ses reliefs et de ses cours d'eau pour mieux les comprendre. Apparaît ainsi l'hypothèse d'une trajectoire qui met en récit comment, à Toulon, les humains vivent avec la nature.



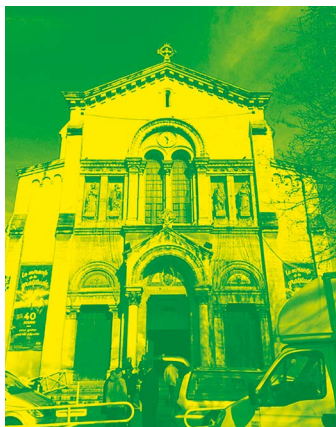


Au fil du Las

Le Las, Fleuve fantôme

L'un des plus importants faubourgs de Toulon, le Pont du Las, quartier populaire, animé, commerçant, historiquement traversé par la Nationale 8, à l'entrée ouest de Toulon, a la particularité d'être construit dans le lit d'un fleuve: le Las.

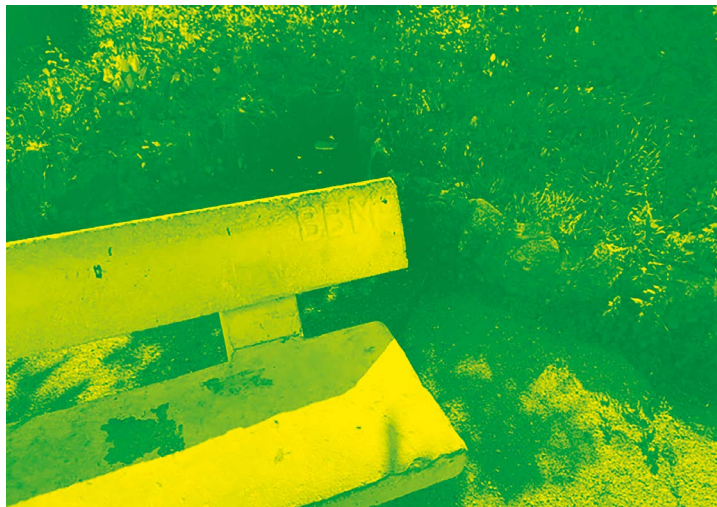
© L'Anspère mars 2018



L'église fin XIX^e
du Pont du Las, construite
sur le lit historique du Las.

Il y a 400 ans, Vauban ordonne le détournement de ce petit fleuve côtier et fait creuser une grande tranchée, la « Rivière Neuve », qui le fait déboucher dans la rade 2 km à l'ouest de son embouchure originale, derrière la colline de Malbousquet. Il aura fallu plusieurs générations de digues pour parvenir à détourner durablement le fleuve hors du lit qu'il s'était creusé lui-même et rendre aménageable ces trois kilomètres de talweg. On y trouve entre autres une église XIX^e romano-byzantine, un marché aux légumes, de nombreuses petites

maisons mitoyennes et immeubles de rapport, et enfin une autoroute et un arsenal militaire. La balade de ce jour commence par l'histoire de ce cours d'eau disparu. On le perçoit aujourd'hui principalement par le risque qu'il représente lorsqu'il pleut beaucoup. Il n'existe plus vraiment, mais on a toujours la peur qu'il déborde. La Rivière Neuve, cet axe tracé au cordeau, depuis le côté du Parc du Jonquet jusqu'à la rade doit également être surveillée sur toute sa longueur pendant les crues parce qu'elle traverse des espaces aujourd'hui très urbanisés et qu'elle est construite, certes en tranchée, mais en travers de la pente naturelle de la vallée du Las. Les pentes sont toujours les mêmes, le substrat sous l'asphalte n'a pas changé et le Las souterrain et ses affluents coulent toujours, sans être vus. Pour preuve, même en plein été après de longues périodes sans pluie, devant le mur anti-bruit de l'autoroute A57, au fond de l'avenue Maréchal Bugeaud, ce qui constitue quasiment le point le plus bas pour suivre le cours historique de l'ancien fleuve, lorsqu'on soulève la plaque d'égout, l'eau est toujours là. Sous sa peau d'asphalte, le fleuve fantôme n'attend que de redécouvrir la lumière pour nous offrir à nouveau de l'ombre et de la fraîcheur en été.



© Corinne Peuchet, 2019

«BEM - Banc Bon Marché?» HBM Pont du Las, dit «la cité de la Poste»

HBM

Dans le secteur, on repère très bien sur photos aériennes deux grands ensembles de HBM (Habitations Bon Marché) datant des années 1930. Ces logements ouvriers construits à l'époque quasiment au milieu des vergers, du moins en bordure des faubourgs du Pont du Las et de Saint Roch, sont toujours des logements sociaux aujourd'hui, gérés par Toulon Habitat Méditerranée. Le premier, dont le nom officiel est « Pont du Las », mais que l'on appelle ici « la cité de la Poste », est blanc immaculé comme il l'était lors de son inauguration. Corinne Peuchet, historienne de l'architecture et guide conférencière, nous fait remarquer la place centrale occupée par le monument aux morts, véritable oasis fleurie au cœur de la petite cité : « tout est construit autour de la notion de communauté, c'est le cas également pour les fils à linge qui sont communs sur la petite cour côté rue ». Le second, Rodeilhac, est plus important. Construit à l'origine au milieu des vergers, il en est à sa seconde opération d'isolation par l'extérieur et n'a pas conservé le même profil plus heureux que la cité de la Poste. Ce quartier est marqué aujourd'hui par une grande minéralité alors qu'il se situe entre le parc aux oiseaux et l'ancien lit du Las dans ses premiers mètres sous l'asphalte.

C'est seulement à quelques mètres au nord de la cité Rodeilhac que le lit du fleuve n'est plus couvert (ou « pas encore » couvert si l'on se met dans le sens du Las). Derrière les bennes à ordure, on peut voir l'endroit précis où le changement se produit. Le Las ressemble à partir de là à un chemin sinueux

bordé de cannes de Provence, ombragé par de grands chênes blancs. Régulièrement, le fond du lit est débroussaillé par peur des incendies. D'après Dalila Ladjal, la pratique pourrait au contraire augmenter ce risque en mettant à nu des bouts de verre cassé qui sous le soleil d'été peuvent produire un effet loupe et engendrer des départs de feu, le débroussaillage ayant aussi tendance à produire une quantité importante de petit bois et de poussière inflammable.

Un arsenal sous le Faron

Alors que nous remontons le vieux béal, lui-même parallèle à cette vallée du Las, nous faisons un arrêt sous un figuier poussant dans un mur, à l'arrière de la cité du Jonquet. Ce béal reprend le tracé de l'aqueduc historique de Toulon, celui qui captait depuis 2000 ans les eaux de la source Saint-Antoine sur le flanc ouest du Mont Faron, et l'acheminait jusqu'au port de Telo Martius. On n'a retrouvé les traces de l'aqueduc que lors du chantier de la dalle Mayol dans les années 1980. Marcher sur cet ancien béal c'est comme vivre un traveling de cinéma. On se croirait sur un tapis roulant, avec une pente si douce qu'on ne la sent pas, et des virages amples. Derrière la cité du Jonquet, la végétation se fait de plus en plus dense et outre les ailantes et les macerons, ce sont les fêrules qui occupent notre champ de vision. Leurs grosses fleurs sèches de l'année précédente sont écartées par les jeunes

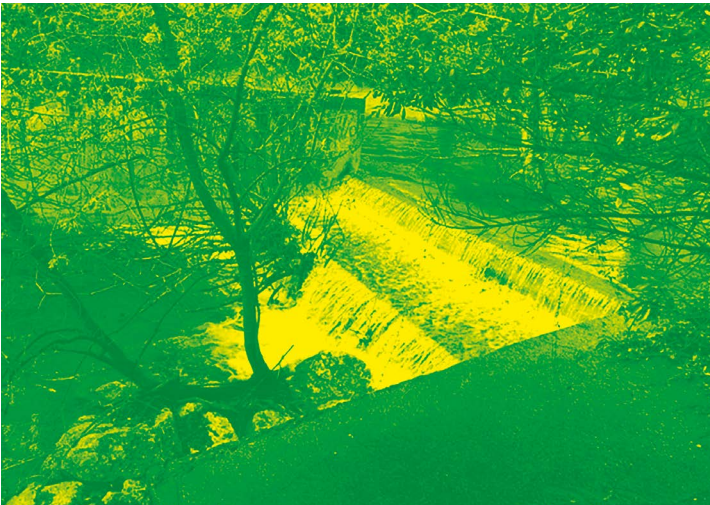
© Iannaspere mars 2018



Histoires de fleuve, Georges Olivari, directeur de la Maison Régionale de l'eau, nous raconte le barbeau méridional et le karst.

pousses grasses et vert fluo de l'année en cours. Dalila Ladjal nous raconte que pour des Marseillais-es, c'est très rare de voir cette plante alors qu'elle pullule véritablement ici. On la retrouve en pagaille le long de l'Eygoutier, au plan de la Garde, dans tous les coins pas trop secs de l'agglomération, c'est à dire un peu partout car, même si Toulon est l'une des villes les plus chaudes de France, son sous-sol est carrément gorgé d'eau et les sources sont ici légion.

C'est d'ailleurs une histoire de source que nous nous racontons sous le figuier à l'arrière de la cité du Jonquet. Après la guerre, l'arsenal de Toulon est en ruine et l'État — Major réfléchit à des solutions alternatives. Une étude est menée en vue d'une possible reconstruction de l'Arsenal sous le Faron, la rivière Neuve faisant office de chenal d'accès. C'est ainsi qu'une colonne a été creusée depuis notre position en direction du Faron, contre l'avis des riverain-e-s qui avertissaient les ingénieurs des risques d'inondation qu'ils allaient provoquer dans le quartier. Au bout de quelques mètres en effet, les mineurs rencontrent l'aqueduc romain, puis percent une cloison naturelle de la source qui inonde la vallée pendant des jours. Le projet est annulé et finalement, on mettra une plaque au bout de ce tunnel dont l'entrée a été fermée également. L'entrée de ce tunnel, je ne l'ai jamais trouvée.



© Baptiste Lannapere mars 2018

La digue Vauban – à partir de ce point, le cours du Las est dévié vers la «rivière neuve» devenue «rivière couverte» puisqu'elle accueille une voie routière depuis les années 1970.

J'ai raconté cette histoire six mois plus tard à d'autres marcheur-se-s au même endroit, mais la quantité de moustiques et l'atmosphère poisseuse des figes s'évaporant nous a obligés à fuir vers le soleil.

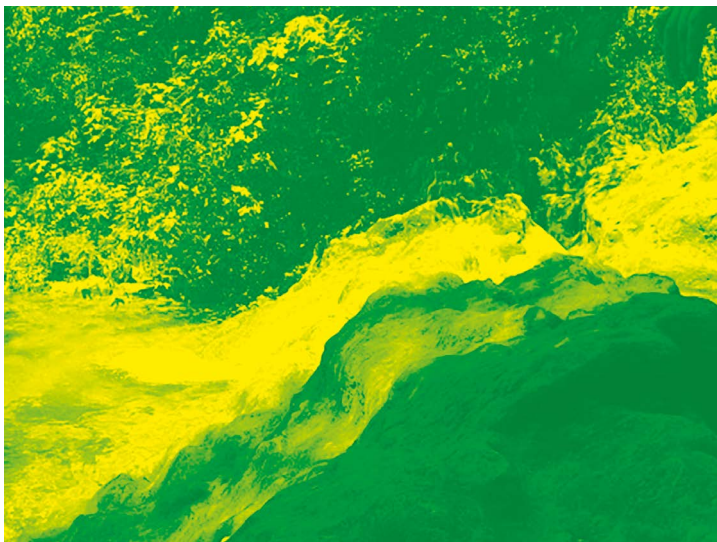
Fleuve riche

Nous continuons la marche jusqu'à retrouver le Las en amont de la digue, donc, dans son lit original. Le débit est fort. L'eau a la couleur des torrents de montagne. Au-dessus du pont de la Baume, à deux pas de l'ancien moulin à huile qui était actionné par la force du fleuve, Georges Olivari nous raconte la richesse du cours d'eau. Bien que le fleuve ne coule quasiment plus à la fin de l'été, entre septembre et juin la vie a dix mois pour se développer. Ce qui suffit à de nombreuses espèces pour accomplir leur cycle. Georges nous raconte le barbeau méridional, et sa capacité à vivre dans des eaux peu oxygénées, chaudes, au débit faible. Puis l'anguille, que l'on rencontre également dans le Las, dont les civelles remontent le cours par les berges, quasiment comme des serpents, avant de rester six à dix ans sur place dans les parties hautes. Et enfin la Blennie Cagnotte, espèce qui ne vit qu'à l'embouchure des fleuves et que l'on rencontre également à l'embouchure du Gapeau. Sur le pont, on ressent la fraîcheur de l'eau. À cet endroit, on perçoit l'effet thermique des abords du fleuve. On le ressent également en été, même lorsqu'il n'y a presque plus d'eau qui coule.

La Salle Verte

Le long de la rue du Château, le Las se contemple par-dessus un parapet de pierre, et l'on passe du terrain de pétanque au vieux lavoir. De petites plaques émaillées reproduisent des cartes postales anciennes. Au niveau du hameau de Dardennes, la vallée est profonde, encaissée, montagneuse, puis elle s'aplanit en remontant le fleuve jusqu'à devenir assez large pour être traversée à pied en retroussant ses pantalons. L'été, l'endroit est très fréquenté, certains s'installent en chaise de camping les pieds dans l'eau pour la journée et les enfants du quartier s'élancent depuis la route et sautent du muret pour plonger dans la réserve en contrebas du petit barrage. Ce bord de route est aussi l'une des portes d'entrée vers la Salle Verte où, paraît-il, se baignait Georges Sand. Pour l'atteindre on traverse le fleuve au niveau du barrage puis on le remonte dans son lit directement, au milieu de plantes démesurés, enjambant leurs racines et de gros blocs de pierre polis et recouverts de mousses sèches. On marche comme ça dix minutes et puis elle apparaît, en contrebas d'une cascade à deux niveaux, un grand plan d'eau bleu turquoise et le bruit du torrent.

La vallée est encaissée, de chaque côté de grands murs de pierre et de terre d'où s'échappent de grands arbres qui montent le plus haut possible pour capter la lumière. La salle verte est sans doute l'endroit le plus frais de toute la métropole Toulonnaise pendant les mois d'été. On y croise des adolescents surtout. La cascade se grimpe sur la droite, et l'on atteint alors un autre niveau plat puis de vieilles maçonneries sur la droite marquant la présence d'un escalier quasiment disparu dans la pente d'où l'on pourra s'échapper vers la route et reprendre le bus.





Le canal de la Rode, été 2018

La rivière des amoureux

En même temps qu'il détourne le Las, Vauban en fait de même avec l'Eygoutier qui formait une sorte de petit delta marécageux au niveau de l'actuel Port Marchand et envoyait ses sédiments dans la petite rade. On l'appelle aussi « rivière des amoureux » ce qui serait en fait une déformation de « rivière des mûriers ». L'Eygoutier fut donc dirigé vers l'autre côté de la pointe de la Tour Royale, côté grande rade, d'abord par un chenal au parcours alambiqué qui correspond à l'actuel boulevard Cunéo, puis via un tunnel rectiligne qui passe sous la butte du Mourillon jusqu'à l'une des digues des plages artificielles, entre l'anse de la Source et l'anse Mistral. Rien n'y signale le débouché de ce petit fleuve côtier, qui ne pourrait pas rejoindre la mer plus discrètement. Ce que beaucoup appellent le canal de la Rode, cette grande tranchée de béton le long de laquelle on trouve des terrains de tennis et de grands immeubles de bureaux et d'appartements, est donc un fleuve. C'est la peur des inondations, et la volonté d'apporter une réponse pragmatique qui ont construit ce paysage, qui n'est pas sans rappeler la Los Angeles River et la fameuse course poursuite à moto de Terminator 2. Le cours d'eau n'était perçu qu'en tant que nuisance ou danger potentiel, une chose à évacuer le plus vite possible.

Actuellement on assiste à un basculement, un glissement, dans tous les domaines qui relèvent de l'aménagement du territoire. On cherche de plus en plus à « faire avec » les éléments naturels, et notamment les cours d'eau, et plutôt que d'accélérer l'écoulement de l'eau pour vite s'en débarrasser, on va de plus en plus chercher à le ralentir, à absorber sa force, notamment avec des berges douces et des ripisylves. On dit en effet qu'un fleuve a la force qu'on lui oppose. C'est donc toute une génération d'ouvrages comme celui-ci, datant pour la plupart du XX^e siècle, qui ont vocation à évoluer vers d'autres formes, des formes qui vont mettre en scène la possibilité d'un dialogue avec le vivant, avec les éléments, avec la Terre, et qui ne seront plus seulement la démonstration d'une volonté de domestication généralisée du monde. Si les prévisions d'augmentation de la température moyenne annuelle se confirment pour 2100 (+2 à +7°C à Toulon selon le GREC) c'est bientôt nous, humains, qui allons supplier ce type de petits cours d'eau de bien vouloir nous apporter de la fraîcheur et de l'ombre par les arbres qu'ils irriguent en chemin.

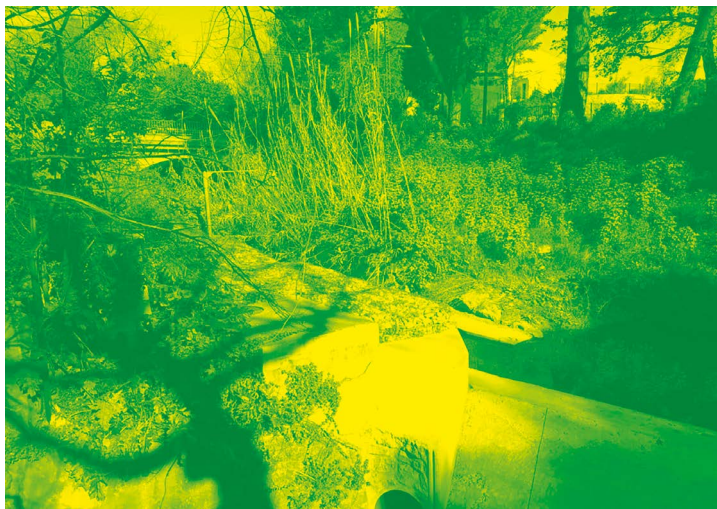
Entre deux Provence

Si le Las prend sa source au sud du vaste plateau karstique du Siou Blanc et descend vers la mer dans une vallée encaissée aux allures de petite montagne, l'Eygoutier, lui, prend sa source dans un ancien marais aujourd'hui

en grande partie couvert de remblais : l'Estagnol. Le long de l'Eygoutier, on rencontre du schiste, du grès et peu de calcaire. Remonter ces deux petits fleuves rend bien compte de la charnière à laquelle se trouve la métropole Toulonnaise, entre Provence Cristalline et Provence Calcaire. Et cette distinction géologique se lit partout, dans les vieux murs de la métropole : ponts, maisons, églises, restanques, limites de propriétés, dallages... On a parfois des murs qui mélangent le calcaire et le grès voire le schiste. Toulon est plutôt calcaire, Hyères plutôt schisteuse, le Pradet ou la Crau sont en grande partie de grès, mais d'un coin à l'autre, toutes se mélangent même si la « pierre » la plus utilisée au XX^e siècle restera le béton armé.

L'autre tunnel

Au niveau de la porte des Oliviers, ce grand rond-point en forme d'os à moelle qui est aussi l'entrée est du tunnel de Toulon, l'Eygoutier, se couvre pour passer sous l'autoroute, dans le noir. Le longer par-dessous, sur un kilomètre, vers l'est. Des adolescent-e-s s'y donnent rendez-vous, s'y font peur et y prennent aussi le frais dans l'obscurité. Certain-e-s remontent le fleuve jusqu'au bout et rejoignent la piste cyclable, celle qui a été aménagée sur l'ancien chemin de fer. Ce train suivait plus ou moins la côte jusqu'à Saint-Tropez en longeant sur les premiers kilomètres le petit fleuve de l'Eygoutier.



Le nouveau déversoir du Pont de la Clue (Le fleuve arrive depuis la droite. Sous le pont en haut à gauche de la photo l'Eygoutier part vers Toulon. En bas, le déversoir vers le tunnel d'évacuation), printemps 2019

Renaissance

Aujourd'hui nous sommes notamment accompagnés de Rudy Nicolau, Directeur du Syndicat de Gestion de l'Eygoutier, et Guirec Quefelou, chef du service Gestion des Milieux Aquatiques et des Zones Humides à la Métropole Toulon Provence Méditerranée. Ils nous expliquent comment l'Eygoutier était jusqu'à récemment généralement moribond, sauf en période de pluie. Le fond de l'eau était souvent boueux, l'eau quasi stagnante. Cela était dû à un ouvrage, plus en amont, le pont de la Clue, qui dans son ancienne configuration, envoyait l'essentiel de l'Eygoutier directement vers la mer via un tunnel d'évacuation (le tunnel de la Clue). En effet, ce n'était que le trop plein, lors des épisodes de forte pluie, qui partait vers le lit du fleuve, direction Toulon. Depuis 1984, un batardeau automatique était censé envoyer un débit minimum vers le fleuve, mais le système était défaillant et ce n'est que depuis le début de l'année 2019, après des mois de travaux, que l'ouvrage fonctionne enfin comme prévu et que le fleuve a retrouvé un débit minimum. Et ça se voit. L'eau est claire, on voit des poissons, notamment les fameux barbeaux méridionaux, mais aussi des anguilles. Les sédiments sont à nouveau roulés lentement vers l'aval. Le lit de sable et de gravier s'est éclairci.

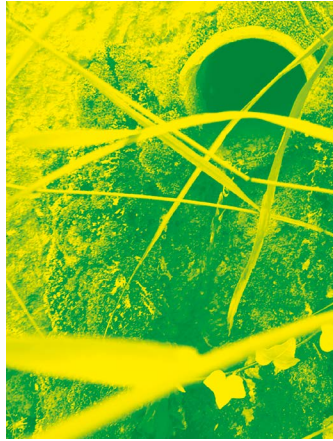


L'Eygoutier canalisé au plan de la Garde, printemps 2019

Renaturation

En amont du pont de la Clue, l'Eygoutier traverse le Plan de la Garde, ce vaste espace plan avec ses cultures maraîchères, centres équestres, pâtures et serres horticoles. C'est là que le Département travaille depuis 20 ans à l'ouverture d'un parc nature de 130 hectares, avec jardins familiaux, plans d'eau, observatoires ornithologiques, et une maison de la nature, encore en construction pour le moment. Il y a des siècles, ce grand marais a été fortement remanié, travaillé, jusqu'à obtenir des terres cultivables parcourues de canaux, un peu comme la plaine du Comtat Venaissin avec les fameuses Sorgues. L'Eygoutier dans cette histoire, a été transformé en un grand fossé rectiligne jusqu'à ce que les aménageurs du parc nature ne

décident sa « reméandration » artificielle. On lui a dessiné un parcours en zig zag, pour allonger son cours, l'étirer, tout en le dotant de berges adoucies avec ripisylves. Ce n'est pas vraiment un retour à la situation préalable puisqu'on n'a pas recréé le marais d'antan, mais une opération humaine visant à atteindre un état écologique et paysager jugé « bon » pour le développement plus ou moins spontané d'espèces vivantes (poissons, batraciens, insectes, oiseaux, végétaux). C'est ce qu'on appelle la « renaturation », un concept ici poussé assez loin puisqu'on a par exemple scalpé la couche supérieure du sol contenant les graines et les bulbes, remodelé le terrain, creusé des bassins et dépollué ce qui devait l'être avant d'épandre à nouveau cette couche de sol sur toute une partie du parc, ce qui a donné plutôt de très bons résultats (explosion de fleurs au printemps 2018 et chaque année depuis).



La source de l'Eygoutier à la Moutonne, été 2019

Le concept n'est pas neuf. Rappelons par exemple que le mont Faron était devenu totalement chauve jusqu'à ce qu'on le reboise pendant la seconde partie du XIX^e siècle, en semant des graines de pins dans de grands trous creusés dans la pierre à la pioche. On cherchait ainsi à limiter l'érosion du Faron qui aurait pu contribuer à ensabler la rade (toujours cette même crainte). La renaturation du plan de la Garde, elle, a plutôt une vocation paysagère et pédagogique.

Trouver la source

Plus en amont encore, l'Eygoutier reprend son profil de canal rectiligne, il devient de plus en plus difficile à suivre et on le perd parfois. Il va repasser sous l'autoroute, longer la Zone d'Activité de Gavary où se côtoient notamment un parc d'attractions pour enfants, un important ferrailleur et l'une des églises des frères de Plymouth. Puis c'est enfin l'Estagnol, ce marais, qu'on pourrait décrire comme un col. Un col excessivement plat, entre le bassin versant de l'Eygoutier à l'ouest et celui du Roubaud à l'est. L'Estagnol était donc ce marais, cette éponge qui donnait naissance à deux petits fleuves côtiers symétriques. Traversé par la voie de chemin de fer de Hyères,

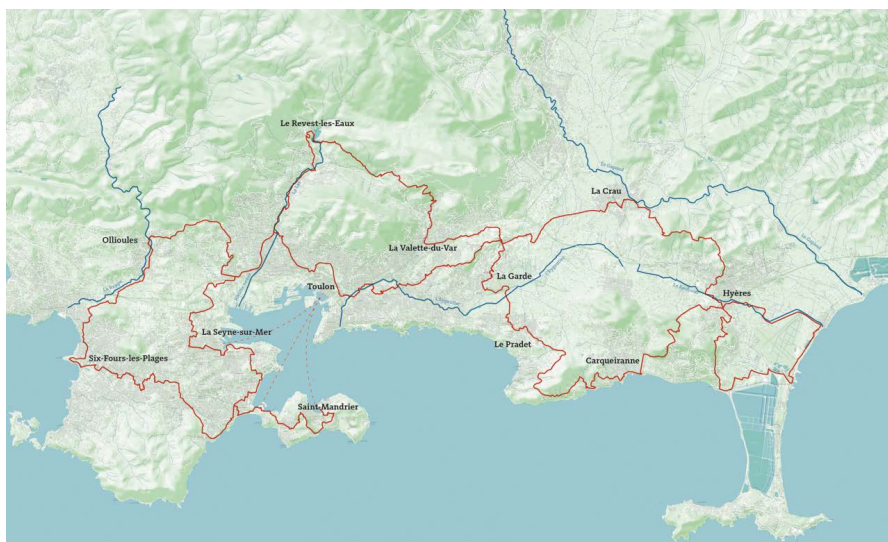
bordé au nord par l'autoroute A570 et le canal Jean Natte (XV^e siècle), c'est un espace qu'on a toujours cherché à combler, à assécher, à remblayer. Une partie importante du site sert de dépôt de produits de chantiers (sables, graviers), on y a installé une déchetterie puis plus récemment des terrains de sport. On a même pensé un moment y construire un grand centre logistique Carrefour avec embranchement ferré, avant de renoncer. Lorsque l'on se promène à pied sur le terrain à l'est du fossé stagnant de l'Eygoutier, on reconnaît différents matériaux dans ce sol aride : restes de potelets en béton, gravier, parpaings, pierres de parement, sable, plâtre. Des projets de renaturation sont également à l'étude, comme au plan de la Garde, mais dans un version sans doute moins accessible au public. Des questions se posent : faut-il remettre le site dans son état initial avant les remblais si tant est que cela soit possible ? Que faire avec les espèces protégées qui ont fini par pousser sur les remblais ?

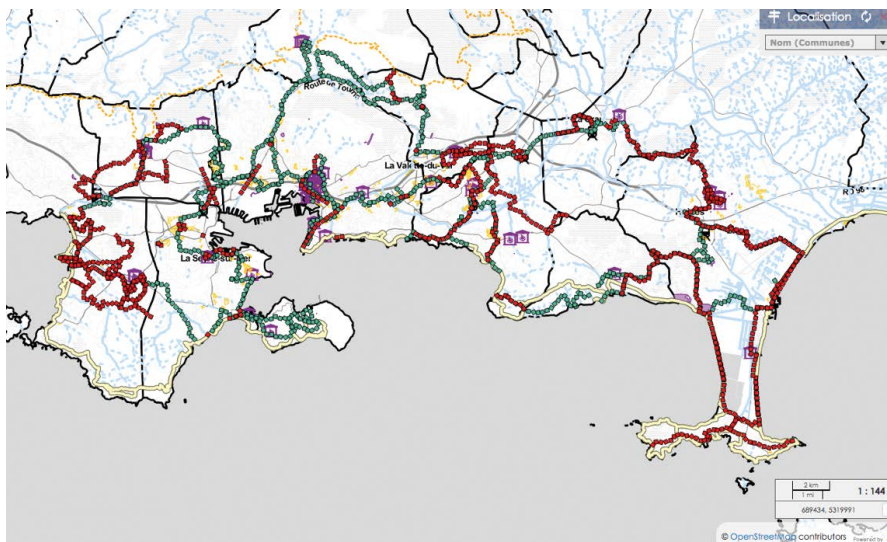
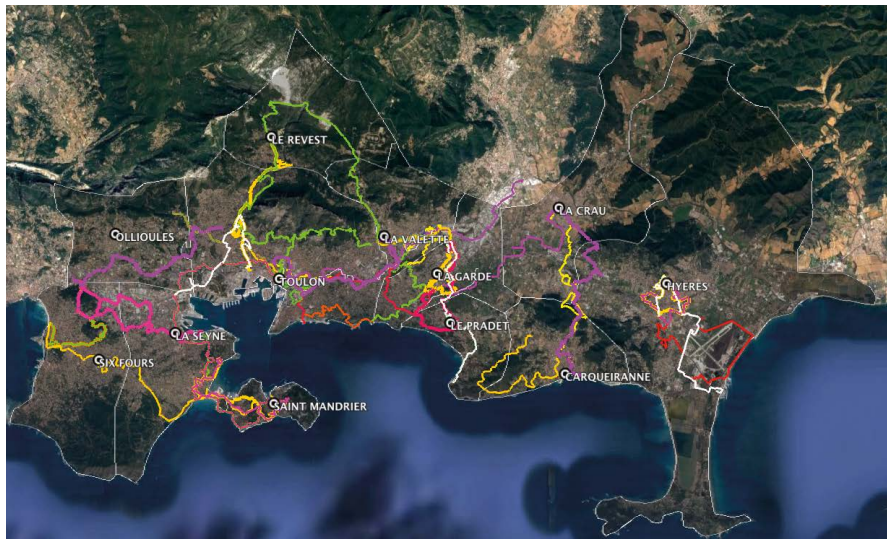
Au sud de l'Estagnol, sur le flanc nord de la colline du Paradis, à l'arrière des lotissements du quartier de la Moutonne, on découvre entre les hautes herbes, dans un creux, sous les chênes verts, un petit filet d'eau qui s'écoule d'un tuyau dans un ouvrage modeste en béton formant un petit nymphée. C'est cette petite source, qui tourne le dos à la mer, que l'on considère donc comme l'origine de l'Eygoutier.



L'ancien marais de l'Estagnol, été 2019

Cartes du sentier





Page de gauche: Carte du sentier métropolitain hypothèse printemps 2020
Page de droite: Inventaire des promenades urbaines (depuis 2014 avec Metaxu)
+ repérages du sentier dans le cadre du LIFE (Marches pro et publiques)
Capture d'écran de l'outil cartographique créé par l'audit.var pour organiser
une concertation avec les communes et leurs services sur la définition du tracé
du sentier métropolitain (work in progress)

Nature For City Life

Contexte

Les changements climatiques constituent l'un des défis majeurs de notre siècle. Ils impactent d'ores et déjà nos vies au quotidien : pics de chaleur estivaux, fréquence et violence des catastrophes naturelles, sécheresses, propagation de maladies, dégradation de la qualité de l'air...

Ces impacts des changements climatiques sont exacerbés en milieu urbain du fait de leur combinaison avec l'artificialisation des sols et la concentration des activités humaines. Or, plus de la moitié de la population mondiale vit aujourd'hui dans les zones urbaines, une proportion qui devrait encore augmenter et atteindre les 66 % d'ici 2050. Face à ces changements climatiques, renforcer l'adaptation des espaces urbains est un défi majeur à relever. Le développement et la valorisation des zones de nature (infrastructures ou trames vertes et bleues) et de l'ensemble des services rendus par la nature en ville est une réponse à cet enjeu.

Le projet Nature For City Life vise à renforcer l'adaptation des espaces urbains aux impacts des changements climatiques grâce au développement et à la valorisation de la nature en ville. Au travers d'un partenariat fort et innovant entre les métropoles de la région Sud, le projet permet de démontrer les services rendus par la nature en milieu urbain et d'apporter ainsi des solutions concrètes pour toutes les villes méditerranéennes et au-delà !

Un objectif stratégique :

- Développer et valoriser la nature en ville pour renforcer l'attractivité des territoires et s'adapter face aux changements climatiques.

Deux objectifs opérationnels :

- Informer, sensibiliser et former différents publics et acteurs sur les services rendus par la nature en ville en se basant sur des sites de démonstration.
- Renforcer l'intégration de la nature en ville dans les projets d'aménagement urbains.

Les sujets thématiques abordés par les animations et les productions d'itinéraires ont prioritairement été :

- L'eau (rivières, sources et bassins versant, mer et lagunes...)
- L'ombre (arbres, architectures et végétalisation...)
- La fragmentation (urbanisme et architecture...)
- La gestion et les représentations (définitions de visions de la nature, espaces verts, gestion des milieux, gestion de l'eau, dynamiques de gestion intégrée...)
- La biodiversité (milieux, cycles, écosystèmes, diversité...)

Les partenaires

Atmosud

Laboratoire Population Environnement et Développement (LPED)

Aix-Marseille-Université

La Métropole Nice Côte d'Azur

La Métropole Toulon Provence Méditerranée

La Métropole Aix-Marseille-Provence

La Région Sud

La Ville de Marseille

Le Bureau des guides du GR2013

Historique des balades

Mars 2018 — Août 2020

Date	Guide	Commune	Titre
06.03.2018	Paul-Hervé Lavessière	Toulon, La Seyne	Au fil du Las
03.04.2018	Paul-Hervé Lavessière	La Garde-le Pradet	Fronts ville/nature
22.04.2018	Nicolas Memain	Port-de-Bouc	Des Trente Glorieuses à la montée des eaux
12.05.2018	Collectif SAFI	Marseille	Foresta : pépinière métropolitaine
15.05.2018	Paul-Hervé Lavessière	Hyères	La plaine du Palyvestre sous pression
03.06.2018	Nicolas Memain	Aix-en-Provence	La ZUP verte d'Encagnane
05.06.2018	Paul-Hervé Lavessière	St Mandrier, la Seyne	Les enclaves naturelles de la rade
08.07.2018	Nicolas Memain	Marseille	À l'ombre, au bord de la branche mère du canal de Marseille
22.09.2018	Collectif SAFI	Septèmes-les-Vallons	Les Ayalades, retour aux sources
30.09.2018	Paul-Hervé Lavessière	La Garde-le Pradet	Planquette-Garonne, fronts ville-nature
06.10.2018	Collectif SAFI	Marseille	Jardins marseillais, arbres en ville
21.10.2018	Paul-Hervé Lavessière	Hyères	La ville jardin
10.11.2018	Collectif SAFI	Marseille	Hauts de Sainte-Marthe, agriculture urbaine
21.11.2018	Paul-Hervé Lavessière	St Mandrier, la Seyne	Les enclaves naturelles de la rade
02.12.2018	Nicolas Memain	Marseille	Le grand parc du Roucas blanc
09.12.2018	Paul-Hervé Lavessière	Toulon, La Seyne	Au fil du Las
15.02.2019	Collectif SAFI	Marseille	Sainte Marthe
03.03.2019	Paul-Hervé Lavessière	Toulon	Au fil du Las
08.03.2019	Paul-Hervé Lavessière	La Seyne – Six-Fours	La Seyne – Six-Fours
13.03.2019	Collectif SAFI	Marseille	Conversation marchée avec Patrick Bayle
20.03.2019	Paul-Hervé Lavessière	La Garde-Le Pradet	Fronts ville/nature

23.03.2019	Collectif SAFI	Marseille	Trame pratiquée : se déplacer comme un insecte
01.04.2019	Nicolas Memain	Port-de-Bouc	Presqu'île nord
04.04.2019	Paul-Hervé Lavessière	Ollioules	Ollioules
05.04.2019	Nicolas Memain	Port-de-Bouc	Presqu'île sud
22.04.2019	Nicolas Memain	Port-de-Bouc	Aigues Douces
02.05.2019	Paul-Hervé Lavessière	Toulon - La Valette	Toulon - La Valette
12.05.2019	Paul-Hervé Lavessière	Saint-Mandrier, La Seyne	Les enclaves naturelles de la rade
14.05.2019	Paul-Hervé Lavessière	Toulon	Balade spéciale Région
25.05.2019	Collectif SAFI	Septèmes/Marseille	Aygalades
15.06.2019	Collectif SAFI	Marseille	Bouclette atelier Sainte Marthe
19.06.2019	Paul-Hervé Lavessière	Le Pradet	Initiation trames vertes au Pradet
21.06.2019	Paul-Hervé Lavessière	La Crau Carqueiranne	La Crau Carqueiranne
22.06.2019	Nicolas Memain	Port-de-Bouc	Port-de-Bouc Life
04.07.2019	Nicolas Memain		Bouclette Port-de-Bouc
24.07.2019	Nicolas Memain	Martigues	À la recherche de l'ombre à Martigues
04.09.2019	Collectif SAFI	Port-de-Bouc/Istres	Etang de Berre
21.09.2019	Paul-Hervé Lavessière	Toulon – La Valette	Remonter l'Eygoutier et le ru de Sainte Musse
22.09.2019	Paul-Hervé Lavessière	Toulon	La Rode/Port Marchand/Metaxu
09.10.2019	Collectif SAFI	Marseille	Conversation marchée avec Christine Robles
13.10.2019	Paul-Hervé Lavessière	Ollioules - Toulon	Les coulisses horticoles de l'ouest
30.10.2019	Paul-Hervé Lavessière	La Crau Carqueiranne	Entre serres et restanques
10.11.2019	Nicolas Memain	Istres	Les doigts verts (d'une gare à l'autre)
10.11.2019	Paul-Hervé Lavessière	La Seyne - Six Fours	ZUP et ZAC entre deux collines
20.11.2019	Paul-Hervé Lavessière	Hyères	Hyères la ville jardin
30.11.2019	Nicolas Memain	Vitrolles	La Cadière
08.02.2020	Collectif SAFI	Marseille	Bouclette Sainte-Marthe
19.02.2020	Nicolas Memain	Aix	Monographie d'une rivière #1: La Cadière
14.03.2020	Collectif SAFI	Marseille	Trame verte pratiquée : le déplacement des espèces

14.03.2020	Paul-Hervé Lavessière	Toulon	Au fil du Las
10.06.2020	SAFI	Marseille	Conversation marchée avec Philippe Chamaret
14.06.2020	Nicolas Memain	Marseille	Le grand parc de la Colline Périer
17.06.2020	Nicolas Memain	Marseille	Archéologie du ruisseau de Plombière
20.06.2020	SAFI	Marseille	Haut de Sainte-Marthe : le terradou
22.06.2020	Nicolas Memain	Marseille	Du goudron et du Jarret
30.06.2020	Nicolas Memain	Marseille	Complément
09.07.2020	Paul-Hervé Lavessière	Toulon	Balade nocturne estivale #1
17.07.2020	Nicolas Memain	Marseille	Martigues rive sud de Caronte
23.07.2020	Paul-Hervé Lavessière	Toulon	Balade nocturne estivale #2
24.07.2020	Nicolas Memain	Aix	L'Arc et la Torse en ville
28.07.2020	SAFI	Marseille	Récolter la canne
30.07.2020	Paul-Hervé Lavessière	Toulon	Balade nocturne estivale #3
06.08.2020	Paul-Hervé Lavessière	Toulon	Balade nocturne estivale #4
27.08.2020	Paul-Hervé Lavessière	Toulon	Balade nocturne estivale #5

Réalisé d'après des balades effectuées entre juin 2018 et août 2020 par le Collectif SAFI, Nicolas Memain et Paul-Hervé Lavessière. Les récits ont été co-écrits avec les guides par Julie De Muer, Baptiste Lanaspèze et Antoine Devillet.

Coordination éditoriale : Antoine Devillet & Julie De Muer

Suivi de publication : Marielle Agboton

Graphisme : Aéro Club

Imprimé par la Région Sud Provence-Alpes-Côte d'Azur en septembre 2020

Livre 2 — Safi

Livre 3 — Nicolas Memain

En liant la connaissance à la marche, l'expérience à la conversation, l'analyse au geste, les itinérances proposées par le Bureau des guides du GR2013 au sein du projet Nature For City Life tentent d'explorer différentes approches de transmission pour nous apporter des savoirs tout en nous re-sensibilisant à ce qui a le pouvoir de rendre nos villes et notre monde habitables. Abordant les multiples sujets et thématiques du réchauffement climatique dans un contexte urbain (la biodiversité, la fragmentation, les arbres et les rivières, la gestion...) ces balades sont conçues et animées par des artistes-marcheur-se-s.

Ce premier numéro de Dehors propose de partager une sélection de leurs propositions pédestres et de leur donner la parole, à la fois pour les écouter raconter leurs manières de concevoir ces marches mais aussi nous confier leur parcours plus personnel dans ce questionnement contemporain qui nous concerne tous-tes, collectivement et plus intimement. Les récits compilés dans cette édition permettent de rendre compte et de tisser peu à peu des narrations, des histoires qui se vivent à même le sol et à côté de chez soi.



Avec la contribution du programme LIFE de l'Union Européenne LIFE16 GIC/FR/000099

NATURE  CITY LIFE